

# Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ  
14, rue Drouot (Paris 9<sup>e</sup>)  
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
142, rue Montmartre (Paris 2<sup>e</sup>)  
Téléph. : CENTRAL 80-62

Pour la Publicité s'adresser à la Direction  
14, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup>)

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.  
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

## L'ARMÉE D'ORIENT Qu'attend-on ?

Une offensive heureuse se développe sur notre front. Nous applaudissons sans réserve aux efforts de nos soldats pour libérer le territoire. Mais l'exploit ne peut se passer de l'exploit qui le nous permet pas d'exploiter que le résultat d'une seule bataille victorieuse mette un terme à la guerre.

## Qui donc songeait à Charleroi ?

Dans une étude, remarquablement écrite, sur les premières batailles de la présente guerre, étude publiée par le Temps du 24 septembre 1914, un des représentants les plus autorisés de l'Etat-major français, un officier général qui s'honore d'être l'élève de Niox, des Langlois, des Maillart, des Bonnal, expose, qu'au début, nos armées étaient disposées face au nord-est, de Belfort à Mézières; notre ambition étant de régler le conflit sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine, si souvent visités par les élèves de notre école supérieure de guerre. Et il s'écrit lyriquement :

## LES DEMI-MINISTRES

L'idée lancée par notre directeur fait son chemin. Du Parlement elle passe dans la Presse. Nous donnons l'autre jour l'opinion du sénateur Charles Humbert. Ce matin, dans l'Humanité, M. Comper-Morel reprend la question, sous le titre : Modifications urgentes. On trouvera ci-dessous la reproduction intégrale de son article.

## Le Drame Balkanique

La Bulgarie ne sait toujours pas sur quel pied danser

## NOUVELLE DECLARATION DE M. RADOSLAVOFF

Sofia, 27 septembre. — M. Radoslavoff, au cours d'une conférence qu'il a eue hier avec les ministres d'Angleterre et de Russie, a dit que la mobilisation bulgare n'était pas dirigée contre la Serbie, mais qu'elle était faite seulement dans le but de faciliter la tâche diplomatique pour amener un règlement satisfaisant des intérêts de la Bulgarie.

## COMMUNIQUÉ OFFICIEL

En Artois, nous avons, dans la soirée et pendant la nuit, gagné du terrain de proche en proche vers les crêtes à l'Est et au Sud-Est de Souchez.

## Pour sauver le nouveau Jean Valjean GRACE POUR ETCHEVERRY !

### Signez la Pétition du "Bonnet Rouge"

Au bagne, Etcheverry ? C'est impossible. Il y a des gestes qui sont incompatibles avec les sentiments de justice et les principes d'équité du peuple français.

## Notre Offensive

On ne sait pas les opérations ? Telle est la question que chacun se pose aujourd'hui après les excellentes nouvelles de ces jours derniers.

## Les Communiqués Anglais

Au nord-ouest d'Hulluch, nous avons repoussé plusieurs contre-attaques et infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

## Un belligérant qui ne risque rien

Pourquoi dit-on toujours, quand on parle des néo-royalistes de l'Action française, que c'est Léon Daudet qui est le pire de la bande ? C'est manquer d'équité.

## M. Biard contre la Classe ouvrière

### Comment la liberté de conscience est respectée dans les nombreuses succursales de la Maison Biard

Comme toutes les âmes pieuses et serviles, M. Biard n'aime pas le syndicalisme. Il suffit d'agiter le spectre rouge pour épouvanter ce fantôme clérical.

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

PHIÉMON

Va-nu-pieds, Grognards et Poilus

L'ampleur imprévue et fantastique des masses d'hommes qui, à l'heure actuelle, se heurtent au nom de deux idéals diamétralement opposés, amène fatalement une impression rétrospective de comparaison. Bien que la lecture des chiffres soit souvent lassante et que l'exposé de statistiques fallacieuses permette maintes fois et à volonté de plaider pour son saint, dans le cas présent, où la situation numérique des effectifs engagés conserve un air de mystère et nous passionne d'autant, l'étude comparative n'est pas sans intérêt et, pour une fois, les chiffres ont leur éloquence.

De tous temps, les armées constituées formèrent l'élément acteur devant le sort duquel les nations spectatrices s'inclinaient. A cette règle presque générale, nous opposons, pour la France, que deux exceptions, la guerre d'Espagne et la campagne de Russie où, pour la première fois, Napoléon se trouva non plus devant une armée proprement dite, mais devant des soulèvements de peuples qui entraînaient sa chute. Mais, ces deux cas exceptés, l'histoire de toutes les grandes guerres récapitulée de façon assez précise la situation numérique des armées engagées.

Avant la Révolution, le nombre des hommes disponibles sur le pied de guerre était de 300.000 environ. Dans la grande période révolutionnaire, en 1792, la Convention ne disposait pas de 90.000 hommes. A Vainoy, Kellermann et Dumouriez opposèrent 35.000 Français à 34.000 Autrichiens. Trois ans après, par le système de la levée en masse, la Convention avait sur son pied près de 800.000 hommes.

En 1796, pendant la campagne d'Égypte, Bonaparte dispose de 38.000 hommes à Rivoli, chiffre à peu près égal à celui de l'armée d'Égypte. Le Directoire dispose de 150.000 soldats et 200.000 hommes seulement sont à Marengo. Au total, de 1792 à 1809, on compte environ 2 millions d'hommes levés, sur lesquels près de 700 mille sont restés sur les champs de bataille.

Les plus grandes victoires de Napoléon ont été gagnées avec un nombre fort restreint de soldats. Il a 45.000 hommes à Austerlitz, 70.000 à Éna, 150.000 à Wagram. Puis, devant l'ampleur des coalitions, les effectifs montent. 350.000 hommes participent à la campagne de Russie, 400.000 à celle de 1813. C'est au cours de cette dernière campagne qu'a été atteint le chiffre le plus élevé des armées constituées : les alliés lui opposent plus de 500.000 hommes. A Waterloo, il dispose à peine de 125.000 hommes contre 220.000 coalisés.

Les victoires du Second Empire ont également été gagnées par de faibles effectifs : 47.000 hommes à Magenta, 130.000 à Solferino. La supériorité de la stratégie française, la flamme des victoires gagnées, avec un nombre restreint de soldats, toujours inférieur à celui de nos adversaires, fut-elle une des causes de notre faiblesse numérique à l'ouverture de la campagne de 1870 ? Peut-être. Toujours est-il qu'à fin juillet 1870, 200.000 Français furent à grande peine réunis contre les 500.000 Allemands concentrés de l'autre côté du Rhin. Il est hors de doute que cette infériorité dans la préparation fut la cause principale de notre défaite, puisqu'à la Délégation de Tours, Gambetta put réunir 600.000 hommes, qu'il fallut malheureusement perdre le temps d'habiller, d'équiper, d'instruire et d'encadrer.

Devant cette brève étude comparative, on reste rêveur à la pensée du chemin parcouru depuis moins d'un demi-siècle, de ce demi-siècle que nous nous plaignons de qu'il n'y a pas eu de progrès, de ce demi-siècle que nous nous plaignons de qu'il n'y a pas eu de progrès, de ce demi-siècle que nous nous plaignons de qu'il n'y a pas eu de progrès. Car, en fait, quel bilan ? A l'heure actuelle, deux classes dressées et disponibles, 1837 et 1888 : 28 classes sous les armes, 1830 à 1916, et demain les Marie-Louise, 1917. Au total, 31 classes sous les armes. Leur effectif numérique ? Nous le saurons demain, après la victoire, y compris le nombre total de saires. Ainsi, quand on songe aux quinze ou vingt millions d'hommes, plus peut-être, qui en ont instantané ou bloc au nom de deux principes, quand on songe que cent ans de progrès intensif et universel n'ont servi qu'à l'application de procédés scientifiques qui ont nom : avions, dirigeables, autos, obusiers, mortiers, bombes ou torpilles à la médaille ou à la lyditte, canons à la création d'arsenaux de poudre, de prototypes et de fondrières, on éprouve un demandant ou s'arrêtera le progrès, un sentiment qui a une terrible analogie avec l'ahurissement. Et, par effet rétrospicé, on se demande aussi, si placé soit au haut caporal à de descendre des Champs-Élysées pour faire un tour au front, s'il n'éprouverait pas la même stupéfaction, lui, dont l'histoire ne s'écrouillait au temps de nos pères, et si, sans préparation, il serait de taille à remplir la fonction du sous-officier de ses grands-pères.

Camille Corju.

Une adresse de la Loge Albert de Belgique aux Grandes Loges d'Amérique

La loge Albert de Belgique nous prie de publier cette lettre suivante qu'elle adresse aux Grandes Loges des États-Unis d'Amérique :

Très Respectable Grand Maître, Le Grand Orient et le Suprême Conseil de Belgique se trouvent, depuis l'invasion de ce pays, dans l'impossibilité de se réunir. Il appartient donc aux quelques loges belges qui ont pu se constituer à l'étranger, de parler au nom de la maçonnerie de notre patrie.

C'est à ce titre seul que la loge Albert de Belgique, qui, sous le nom de notre héros national, groupe à Londres des maçons belges de toute obédience, monarchiste ou républicain, s'adresse à votre grande loge. Notre Loge désire attirer l'attention des maçons américains sur un fait qu'elle a pour devoir maçonnique et patriotique de leur signaler.

Vous le savez, en effet, comme nous, les préceptes et Landmarks de la France maçonnique ont été violés par l'impérialisme obligation de défendre leur patrie, quand elle se trouve en danger.

Un monument, qui n'a de pacifique que le nom, tend à se propager aux États-Unis pour y suspendre la bonne foi et la religion de l'opinion américaine et recommander une paix immédiate ou, tout au moins prochaine.

Nul ne met, comme condition préalable à tous pourparlers de paix, l'évacuation complète de notre territoire et le règlement d'une juste indemnité pour tous les dommages subis. Ainsi, à la faveur de malentendus soigneusement entretenus, le mouvement se propagerait pour une paix purement allemande, basée sur le statu quo, c'est-à-dire pour une paix qui consacrerait l'annexion de la Belgique.

Or, c'est ce que les Belges, comme les Américains, doivent repousser avec la dernière énergie. Les Belges, croyez-le bien, sont les premiers intéressés à l'établissement d'une

paix honorable. Ils savent, eux, ce que leur coûte la guerre. Mais ils ne peuvent consentir à une paix qui ne serait qu'une trêve, pas plus qu'ils n'achèteront la paix au prix de l'indépendance de leur pays.

Les Américains forment un peuple libre, indépendant et fier. Ils ont soutenu et soutiennent encore par leur charité sans bornes, les populations belges affamées. Ils ne peuvent donc écouter la voix de ceux qui, s'ils étaient entendus, feraient de notre Belgique une nation asservie, conquise et méprisable. Vos compatriotes ne l'auraient-ils aidé à vivre que pour la voir plongée dans l'esclavage.

L'Allemagne avait juré de respecter et de défendre la neutralité belge. Or, sans provocation aucune de notre part, sans l'ombre d'un excès, elle a délibérément violé cette neutralité.

Voilà le fait brut qu'aucune explication ne parviendra jamais à effacer. Or elle supporte maintenant, avec tout le poids de sa honte, les conséquences de son crime. C'est le châtiment de la justice immanente et elle n'est au pouvoir de personne de le lui épargner.

Vous ne l'ignorez point, Très Respectable Grand Maître, tout l'enseignement d'un degré de notre maçonnerie de St-Jean est basé sur le respect religieux dû à la foi jurée, dans toutes les circonstances de la vie, si tragiques soient-elles ! Et c'est vrai pour les peuples comme pour les individus.

C'est donc non seulement comme Belges, mais aussi comme maçons, que nous parlons aux quinze cent mille maçons américains, nos frères, pour qu'à côté de nous, et pour nous, sans cesse ils protestent contre la violation chônée des belles et grandes règles de morale, propagées par nos rituels maçonniques.

Nous vous présentons, Très Respectable Grand Maître, l'hommage de nos sentiments de vive et courtoise fraternité.

La Gueuse Blanche à Montmartre AGIR !

Que le Parlement se dépêche de voter le projet de loi de notre ami Louis Martin !

Que le ministre de l'Intérieur fasse diligence pour obtenir du Conseil d'Etat son décret contre la cocaïne !

C'est le vœu général. Il faut agir de plus vite contre ces trafiquants de toxiques.

Malgré la surveillance de la police, malgré l'action de la justice, on continue toujours à empoisonner à Montmartre.

Les journaux ont publié une série de faits caractéristiques.

A ceux qui s'obstinent à nier le péril, à ceux qui veulent fermer les yeux devant le terrible fléau, nous soumettons ce bilan tragique :

En deux jours — oui, en deux jours seulement ! — la femme d'un mobilisé, après avoir absorbé de la cocaïne, s'est pendue rue de Clichy ; — un fou furieux dont la folie était provoquée par la drogue fatale, a dû être conduit au commissariat ; — des jeunes gens qui avaient pris une dose trop forte de cocaïne, ont été déportés dans un dortoir d'une chambre de la rue Victor-Massé ; — un vieux pharmacien de la Butte a été convaincu de trafic illicite de stupéfiants ; — enfin, quatre marchands de poissons, surpris en flagrant délit de vente de cocaïne, ont été arrêtés sur les boulevards extérieurs.

Dans la seule journée d'hier, trois nouvelles affaires de cocaïne ont été enregistrées. C'est un véritable déluge à la morale publique. Les coupables sont au dépôt. Parmi ces bandits, il y a un pharmacien du XII<sup>e</sup> arrondissement qui fournissait les marchands de toxiques, un insoumis, employé dans une officine de banlieue, déjà condamné pour un motif de ce genre, et le gérant d'un hôtel de la rue Pigalle où les intoxiqués de Montmartre achetaient et consumaient la drogue fatale.

Et l'on hésiterait à frapper tous ces gens-là !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

El l'on ne voterait pas immédiatement la loi Louis Martin !

Nouvelles des Fronts

Communiqués russes

Petrograd, 27 septembre. — Les succès les plus marqués de nos armes ont été :

1° Une attaque près du bourg de Deliatitch, sur le Niémen, attaque qui a contraint l'ennemi à reculer avec de grandes pertes ;

2° L'action par laquelle une attaque ennemie dans la région au sud-est de la gare de Baranovitchi a été repoussée ;

3° Une attaque soudaine faite contre un bataillon autrichien près du village de Labousy, sur la Schara, dans la direction de Kiakhovitch, attaque au cours de laquelle une partie des Autrichiens ont été passés au fil de la baïonnette et 304 autres avec deux officiers faits prisonniers ; en même temps une mitrailleuse a été enlevée. Le résultat de cette attaque a contraint l'ennemi à reculer au delà de la rivière ;

4° La prise du village de Sienitski, dans la région de la Stokhad inférieure. Sur ce point, l'opiniâtreté du combat a atteint la limite extrême ; on s'est disputé les maisons en flammes avec un acharnement inouï. Le village est resté entre nos mains et l'ennemi a été anéanti. Deux hommes seulement ont été faits prisonniers et quatre mitrailleuses ont été prises.

Dans la région du chemin de fer de Kovel à Baryn ou en lieu plusieurs engagements opiniâtres sur la rive gauche du Styx. Le bourg de Kolk et ses environs sont fortement bombardés par l'ennemi.

Dans la région frontalière de la Galicie, les combats opiniâtres ont recommencé près de Novo-Aleksandrietz. Avec l'appui de forces fraîches, les Autrichiens nous ont contraints à évacuer ce bourg. Par une nouvelle attaque vigoureuse et un combat à la baïonnette, nos troupes ont délogé les Autrichiens, ont passé à l'arme blanche de nombreux soldats et ont fait plus de mille prisonniers.

Suivant les derniers rapports, les Autrichiens attaquent de nouveau Novo-Aleksandrietz.

Pendant la première décade de septembre, au cours de combats acharnés et de manœuvres, il a été démontré avec une force particulière à quel point nos troupes sont capables de lutter avec succès contre un ennemi opiniâtre.

Dans le domaine du courage, du dévouement et de devoir, nos troupes continuent à accomplir des actes qui touchent à l'extrême limite des possibilités humaines. Le même brillant exemple de courage est également donné par nos alliés.

Suivant les renseignements tout nouvellement reçus, l'offensive française et anglaise de deux jours a eu pour résultat non seulement un gain de territoire, mais aussi la prise aux Allemands de 20.000 hommes non blessés et de 24 canons.

Petrograd, 27 septembre. — Communiqué de l'état-major de la marine :

Le 25 septembre, à huit heures du matin, pendant un bombardement par nos navires des positions de terre de l'ennemi dans le golfe de Riga, un projectile ennemi perdu a tué sur un de nos bâtiments le capitaine de vaisseau Viazensky et le capitaine de frégate Svinine.

A dix heures du matin, nos navires ont terminé le bombardement des positions, imposant le silence à toutes les batteries. Outre les pertes précitées, nous avons eu cinq soldats tués et huit blessés.

Sur le front occidental EN ARTOIS

Nord de la France, 27 septembre. — Seuls ceux qui connaissent le pays où l'avance britannique a été poussée en avant, peuvent apprécier pleinement le sens d'un succès, et ce sens a été signalé au moins au moins aussi intense à Souchet, un gros de Français ont combattu 31 heures pour conquérir 25 mètres.

Autour et auprès de Lens, les Allemands ont fortifié depuis longtemps les solides lignes basses des maisons de mineurs, qui sont les traits mêmes du secteur, avec des mitrailleuses et des sacs de sable. Les Français, sur une place, dans les récents combats, ont introduit en cours, ont réussi à introduire un canon de campagne dans l'une des dernières maisons de la ligne et se sont frayé la route sous sa trajectoire. Les mines de charbon se trouvent partout, et les petits chemins de fer, qui transportent des wagonnets dans toutes les directions, constituent d'admirables lignes défensives.

Au lointain, sur la gauche, on voit les crêtes d'obusiers qui est la meilleure position que les Allemands possèdent en Artois au nord d'Albert. Depuis octobre dernier, nous soutenons dans le sens le plus absolu du mot, une lutte monumentale avec des réserves qui se mesurent, en fin de compte, en pouces, aussi bien sur le niveau de la mer, comme observateurs et barreaux, que contre les Allemands, et nous avions eu, dans l'ensemble, les franchisés les plus humides. Si nous pouvions atteindre Lens, sur laquelle nous avons vu, à l'heure actuelle, un qui se trouve à deux milles de distance de la colline 70, il n'y a plus, jusqu'à 40 milles de distance, d'autre position défensive de pareille valeur sur la gauche des Allemands.

Ce sol spongieux et presque sans pierres offre le contraste le plus frappant que l'on puisse imaginer avec les sables et le silex du pays ouvert et spacieux qu'est la Champagne, où les Français avancent, mais un mille signifie tout de même un gros effort dans ces vastes régions.

Les Allemands se sont réjouis, depuis deux mois presque, des grands avantages qu'ils ont obtenus en occupant les forts démantelés et inachevés sur les collines au delà de Reims. Si cette position, impenable en soi, est rendue intenable, les Allemands perdent un pivot d'un peu moins de valeur seulement que la dernière mine d'un tunnel qui se trouve près de Novion, où la ligne tourne brusquement vers l'est.

Le pays au nord, en face de notre ligne nouvellement étendue, devient plus normal par rapport à la singulière plaine d'Arras sur laquelle les Allemands ont dirigé avec une vigueur continue une attaque n'a été passée seulement celle déclenchée à Ypres.

Sur le front italien DANS LE SECTEUR DE L'ISONZO

(De notre correspondant particulier.) Nous avons terminé aujourd'hui même la visite du secteur de l'Isonzo. Des hauteurs de la ville de Racolico, nous avions pu apercevoir la vallée de la Cortenza, affluent de l'Isonzo, où se trouvent les forts du Predel, et au cours des trois excursions dans ce secteur, nous avons eu le loisir d'examiner à notre aise, et à certains points, à très peu de distance, toute la vallée de l'Isonzo, depuis le bassin de Plezzo, où la Cortenza se jette dans l'Isonzo, jusqu'au pied du Carso.

Comme dans un kaléidoscope, nous avons eu devant nous, aux yeux les positions du Plezzo, où les bombardements se succèdent chaque jour et où les incendies allumés par les

Antichiens se renouellent sans cesse ; celle du Caporetto, du Monte Nero, ou Kar, de Tolmino, des collines au sud de cette localité, de la vallée étroite de l'Isonzo, entre la colline de Santa-Lucia et Gorizia. Dans cette dernière partie, c'est Plava qui intéresse le plus. La conquête de ce village à des collines qui le dominent a exigé une série d'opérations qui ont duré dix jours environ, du 7 juin au soir au matin du 17 juin. Du 12 au 17 juin, les combats furent particulièrement importants et la lutte très âpre ; une des unités qui menèrent l'attaque a subi des pertes élevées ; beaucoup d'officiers étaient tombés morts ou blessés et néanmoins les soldats ont continué à se battre avec une grande énergie et une merveilleuse bravoure jusqu'à ce que la victoire fut conquise. Une autre unité a su s'empêcher, sous le feu violent de l'ennemi, d'une série d'obstacles en fil de fer barbelé de telle épaisseur qu'on ne parvenait pas à le couper ; elle a pris également une tranchée puissamment défendue par des mitrailleuses. Après la conquête de la colline au nord-est de Plava, qui domine toute la situation, les Italiens étendirent leurs positions vers le sud jusqu'à un des villages plus rapprochés, soit sur une distance de deux à trois kilomètres. Ils ont ainsi une vaste tête de pont de réelle valeur stratégique.

Plus au sud s'étend le mont Sabatino sur la rive droite de l'Isonzo, et plus au nord encore et du même côté se trouve Podgora où furent livrés deux combats d'une extrême violence. Vers la rive gauche de la rivière descendent les pentes des monts de Saint-Daniel et de Saint-Gabriel, qui constituent des positions de premier ordre, puisque ces hauteurs donnent Gorizia. C'est précisément le fait que celui-ci sont entre les mains des Autrichiens, de même qu'une partie du mont Saint-Michel, sur le Carso, qui empêche les Italiens de s'emparer de Gorizia, une des clefs de la route conduisant à Ljubach. Ils pourraient y entrer, mais non s'y tenir, la ville étant encadrée sous le feu de l'ennemi. D'autre part, la chute des forts de Chiusa de Plezzo, Hermann et du Predel, et le libre accès dans la vallée de la Cortenza ouvrirait aux troupes italiennes le chemin des deux centres stratégiques si importants de Tarvis et de Villach au nord.

Nous sommes toujours dans une région de montagnes. Ce ne sont plus ici des sommets alpins de 2.000 et 3.000 mètres d'altitude, mais une succession de collines allant de 400 à 700 mètres, que les Autrichiens ont pourvus de retranchements formidables. Il est possible de les prendre d'assaut ; le cas s'est produit déjà en maints endroits, mais on se figure aisément au prix de quels sacrifices. Toutes ces collines se terminent en pointe plus ou moins arrondies, de sorte que les rangs des assaillants se sont davantage en approchant du sommet et finissent par devenir des masses compactes. C'est alors surtout que les pertes sont les plus graves.

Aussi le commandement italien préfère-t-il suivre une tactique qui demande moins de sacrifices et il poursuit la conquête méthodique de nos collines. Il faut noter que le soldat italien est plus que jamais disposé à marcher intrépidement à l'assaut ; la vue de ses camarades qui tombent ne l'effraie pas et ne ralentit pas son élan. On a vu de grandes unités marcher crânement sans s'arrêter un seul instant sur un terrain miné où les explosions se multipliaient sur leur propre passage et sous un feu infernal de mitrailleuses.

Les progrès lents mais continus réalisés ces temps derniers par les Italiens permettent de prévoir que prochainement, dans le secteur de Gorizia, se produiront des événements décisifs, en ce sens que certaines positions autrichiennes tombent comme une poire mûre tombe de l'arbre.

Sur le front russe LES RUSSES A KOVEL

Londres, 28 septembre. — Un télégramme officieux reçu la nuit dernière de Petrograd déclare que les Russes ont repris la bifurcation du chemin de fer de Kovel (à 75 milles au sud-est de Brest-Litovsk) et que les Autrichiens se sont retirés de Brody (à 50 milles au nord-est de Lemberg).

TOUS LES SPORTS

Club des Tailleurs de Paris. — Aujourd'hui, dernière journée pour les inscriptions du championnat. Ce soir à 9 heures, pesage, au siège, 1, boulevard Mémorial.

CONVOICATIONS SPORTIVES Club Athlétique de Joinville. — Réunion des footballeurs chez l'entraîneur, ce soir à 9 heures, 2, rue de la Commission de Football.

Club Athlétique du XV. — Réunion de la commission de football, ce soir à 8 heures 30, 2, rue Monton-Duvernet.

Red Star Athletic Club. — Ce soir réunion de la commission d'association et du bureau.

A. Bontemps.

C'était dimanche

Aux premiers mois des batailles, le Bonnet Rouge avait dit que la victoire viendrait un dimanche. Ne fut-il point bon prophète, et n'était-ce point dimanche, dans Paris enveloppé d'une brume légère, qu'elle est apparue, apportant l'espoir, éblouissant les cœurs d'une aurore encore incertaine.

Un parlait bien de l'offensive, mais tant de bruits contradictoires avaient déjà déçu notre attente que nous nous sommes plus aventureux dans le possible. Et voici que radieuse, l'espérance vient à nous ; voici que nous, les femmes, qui venons de franchir avec tant de courage, pourquoi ne pas le dire, une année de cruelles épreuves, nous osons commencer à croire en elle. Si subtile est cette nouvelle foi, que nous hésitons presque à l'accueillir. Qu'on nous pardonne notre hésitation devant le bonheur ; nous avons tant souffert !

Dites les mamans, quel tumulte s'est élevé dans votre âme depuis si longtemps meurtrie, en lisant le bref récit officiel, dites les compagnes des combattants victorieux, prisonnières de votre amourette au cours de ces longs mois affreux, ne vous sembla-t-il point que nous pourrions enfin décroiser les deux mains posées sur un cœur palpitant, pour les rendre vers quelque souveraine vision.

Paris s'en souviendra de la journée des pochettes. On achetait les petites enveloppes, on s'arrachait le journal ; Paris avait bu quelque philtre grisant. Il y avait bien quelques remarques émus.

« La victoire, ce sera fort beau, mais lui, lui, reviendra-t-il ? »

« A quoi le voisin répondait : « Sûrement qu'il reviendra ! »

« Un qui luron s'en allait répliquant : « Ah ben, qu'est-ce qu'il prend Fritz ! qu'est-ce qu'il prend ! »

« Les douze mille » passaient dans toutes les conversations, et dans la cité bourdonnante de joie, il semblait qu'on aperçut l'Allemagne poussée hors de chez nous, par nos baïonnettes, tomber à genoux pour crier : « Kanerad ! »

Fanny Clar.

Le Point de Vue Financier LA LIQUIDATION DE LA RENTE FRANÇAISE

On nous rendra cette justice, que nous avons été sobres de critiques à l'égard des règles adoptées de concert par le Parlement, le gouvernement, les agents de change et les coulisiers pour effectuer, le 30 courant, la liquidation des positions à terme restées en suspens depuis juillet 1914.

Ce n'est pas, cependant, que les conditions dictées pour cette liquidation soient à l'abri de la critique, mais tout jugement, jugant sans parti pris, était obligé de reconnaître qu'une solution parfaite était pratiquement impossible ; il fallait donc bien se résigner à une telle mal fate, à une solution approximative, pourvu qu'elle ne lésât pas trop gravement aucun des intérêts en présence.

Or, la solution adoptée est acceptable, sauf sur un point. Par malheur, ce point est un des plus importants, puisqu'il concerne notre Rente perpétuelle 3 000, ou, comme on dit couramment chez nous, la Rente.

Il existe, comme on sait, deux marchés à terme pour les Rentes françaises : l'un officiel, exercé par les agents de change ; l'autre officieux, par l'intermédiaire d'un certain nombre de banquiers qui constituent la Coulisserie des Rentes. Ce dernier marché, où le tarif des courtages est moins élevé, a été depuis cinquante ans, l'objet de nombreuses discussions parlementaires, qui toutes ont fait ressortir la nécessité de maintenir son existence et son fonctionnement. C'est mieux qu'une tolérance ; tandis que la Coulisserie des Valeurs est reléguée hors de la Bourse, sous le péristyle, la Coulisserie des Rentes siège à l'intérieur du temple, à deux pas de la corbeille où pontifient les agents de change. Les relations sont d'ailleurs constantes entre les deux marchés, et il n'y a jamais plus de quelques centimes d'écart entre les cours de la Rente au Parquet et de la Coulisserie.

Pourquoi donc a-t-il été décrété qu'à la liquidation de fin septembre, le cours officiel se rapprocherait du cours coté au comptant, soit de 67, tandis qu'en Coulisserie il serait fixé à 79,55 ? Comment justifier cette différence formidable de 12 fr. 60 par 3 francs de rente ? De quel droit l'acquéreur comme bénéficiaire de certains spéculateurs, et l'aliéner comme perdant à d'autres spéculateurs qui faisaient la contre-partie des premiers ?

Il fallait, dit-on, pour permettre à la Coulisserie des Rentes de subsister, sauver certains coulisiers qui eussent été incapables au cours normal de 67, de payer les différences pour leurs clients défaillants. Mais n'est-ce pas un sauvetage à la façon de Giboulille et qui ruine le crédit de l'institution tout entière, qu'une mesure arbitraire qui proclame son incapacité à tenir ses engagements ? Quelle confiance pourra-t-elle désormais inspirer à sa clientèle ? Et le discrédit qui en résultera s'étendra à tout le marché libre, car la plupart des coulisseries en Rentes sont aussi membres de la Coulisserie des Valeurs.

Aux réclameurs, les coulisseries répondent :

1. que la loi ne reconnaît pas la validité de leurs opérations ;

2. que le cours de compensation de 79,55 leur est imposé.

Ces arguments ne valent rien et, en outre, ils se contredisent. Il est vraiment trop comode pour les intermédiaires, le jour où leur gain est en jeu, d'invoquer l'illégalité de transactions qui, depuis cinquante ans, leur ont valu de précieuses commissions et des décisions de justice contre leurs clients débiteurs. De même, il n'y a pas d'autorité qui puisse imposer à quelqu'un de ne pas payer ce qu'il doit. Enfin, si la loi veut ignorer les opérations de la Coulisserie, comment peut-elle leur imposer un cours quelconque ?

Ainsi que l'écris fort justement un correspondant, la Rente française n'est pas un objet dont le prix varie suivant la hausse ou la baisse des valeurs, mais un objet dont le prix est fixé par la loi. Il est inadmissible que, le 30 septembre 1915, la Rente vaille 67 francs à la corbeille des agents de change, et 79 fr. 55 à dix mètres de là.

Péritus.

OFFRES D'EMPLOI

MANŒUVRES, soldats en convalescence, trouvant tous les jours travail de culture et terrassements à 1 franc par jour. Logement gratuit de chambre et nourriture.

ON DEMANDE une personne sérieuse habitant tout le pays, pour garder un quartier de sin, pour garder une fillette de 4 ans. Ecrire avec références : Guillet, 23, boulevard Montmartre, 23.

DEMANDES D'EMPLOI

JEUNE FILLE, 29 ans, demande place de bonne chez un ou deux maîtres. Ecrire : A. Lepin, 21, passage Brunoy, Paris (12<sup>e</sup>).

M. BONNE, vendeuse en chaussures, demande place. Adressez offres à M. Rolland, imprimerie, 123, rue Montmartre, Paris.

CONTRE-MAÎTRE mécanicien Châlons. 10 ans d'expérience en travaux de guerre, demande place. Adressez offres à M. Rolland, imprimerie, 123, rue Montmartre, Paris.

JEUNE SOLDAT en convalescence, sans famille, demande à travailler comme manœuvre. S'adresser : M. Orban, 173, rue de Bercy, Paris.

GUSTAVE HERVÉ LA PATRIE EN DANGER

Recueil des articles de Gustave Hervé parus dans « La Guerre Sociale » du 1<sup>er</sup> juillet au 1<sup>er</sup> novembre 1914. Un beau volume de bibliothèque 352 pages. France 2,25 en timbres ou mandat à l'ordre. Editeur, M. A. HONNORÉ, 10, rue de Valenciennes, Paris (11<sup>e</sup>). (Etranger 2,50 fr.)

Les Planches

Courrier des Spectacles

Comédie Française. — Aujourd'hui mardi 8 septembre en soirée à 8 heures 15 reprises de l'acte en prose de Jules Sandeau, comédie en 4 actes de Jules Sandeau. Mercredi 29 septembre en soirée à 8 heures 15. Le Duet. Jeudi 30 septembre, matinée à 1 heure 30. Paris. En soirée à 7 heures 45, La Marche nuptiale.

Vendredi 1<sup>er</sup> octobre, en soirée, à 8 heures, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Samedi 2 octobre, en soirée, à 8 heures 15, Mademoiselle de la Seignière. Dimanche 3 octobre, matinée à 1 heure 30.

Théâtre de l'Odéon. — Le second tableau français attaché pour mercredi soir 27, Comédies de Molière, la pièce a grand succès. M. Lemaître et Gabriel Martin, un des plus gros succès de la saison dernière.

M. Calmettes a produit sur le public un intérêt puissant, une profonde émotion patriotique. La Flamme sera jouée aujourd'hui mardi 8, puis jeudi, samedi et dimanche (matinée et soirée).

Porte Saint-Martin. — La Flamme a retrouvé l'actuel succès de son premier soir 27. Comédies de M. Henry Kistemaecker, succès de première interprétation par Mmes Véra Sergine, Juliette Darcourt, MM. Dumény, Jean Coquelin, M. Calmettes a produit sur le public un intérêt puissant, une profonde émotion patriotique. La Flamme sera jouée aujourd'hui mardi 8, puis jeudi, samedi et dimanche (matinée et soirée).

Galie. — A la Galie à 8 heures 30 La Marquise de Charley (Charley's Aunt) Mlle Jeanne, Mlle N. Levesque, G. Séverin, Coradin, Mlle N. G